

« **Le Visage : quoi ma gueule, qu'est-ce qu'elle a ma gueule ?** »

Étymologie : Du grec πρόσωπον *prósôpon*, mot composé de πρός, *prós* : «vers, près» et de ὤψ, *ôps* : «œil». **Prósôpon le visage** a pour dérivé προσωπολήπτης *prosôpolêptês* (« personne respectueuse des autres », « celui qui respecte »).

I) La gueule et la face : dépasser le face à face biologique des vivants. Pourquoi refuse-t-on le visage à l'animal ?

Aristote, Histoire des animaux, 491 b 9 :

«La partie située sous le crâne reçoit le nom de 'visage' uniquement chez l'homme, à l'exclusion des autres animaux ; on ne parle pas de 'visage' pour le bœuf ou le poisson »

A) L'animal n'a pas de visage parce qu'il n'a pas de mains

B) L'animal n'a pas de visage parce qu'il n'est pas debout

Aristote, Les Parties des animaux, livre III, chapitre .

« Ainsi, nous venons de parler de presque toutes les parties qui sont dans la tête. Chez l'homme, la partie qui est comprise entre la tête et le cou s'appelle le visage, et on peut croire qu'on l'a nommé ainsi à cause de la **fonction** qu'il remplit. Comme l'homme est le seul animal qui se tient droit, il **regarde** en avant de lui ; et c'est également en avant qu'il **émet sa voix**. »

II) La figure et le portrait : comment se figurer le visage ?

A) L'animal n'a pas de figure : l'indiscernabilité de la gueule

Prieur Visage et personne, Revue de Métaphysique et de Morale, juillet-septembre 1982, p. 316 :

« Il semble qu'il faille choisir entre le visage et l'animalité, la reconnaissance et l'indiscernabilité. (...) Les animaux n'ont pas d'identité propre. Ressemblants, sans être sosies, ils ne sont personne. Leur expression est quasi nulle, car sur eux rien n'est figuré au point d'engendrer la reconnaissance, du moins par les hommes. Car ceux-ci précisément visent l'apparence du visage pour se reconnaître (ou de la

voix proférée par la bouche). L'homme n'est donc pas un animal qui a un visage (ce serait plutôt un Dieu), mais c'est le visage qui écarte le vivant de la proximité et de l'immédiateté où affleurerait l'animalité. »

Leibniz, Discours de métaphysique, chapitre 6 Dieu ne fait rien hors de l'ordre et il n'est pas même possible de feindre des événements qui ne soient point réguliers.

« Et si quelqu'un traçait tout d'une suite une ligne qui serait tantôt droite, tantôt cercle, tantôt d'une autre nature, il est possible de trouver une notion, ou règle, ou équation commune à tous les points de cette ligne, en vertu de laquelle ces mêmes changements doivent arriver. **Et il n'y a, par exemple, point de visage dont le contour ne fasse partie d'une ligne géométrique et ne puisse être tracé tout d'un trait par un certain mouvement réglé.** Mais quand une règle est fort composée, ce qui lui est conforme passe pour irrégulier. »

B) Le double écueil de la figure

1) Le délit de sale gueule : de la physiognomonie à la reconnaissance faciale



Lavater, L'art de connaître les hommes par la physiognomie

« La physiognomie humaine est pour moi, dans l'acception la plus large du mot, l'extérieur, la surface de l'homme en repos ou en mouvement, soit qu'on l'observe lui-même, soit qu'on n'ait devant les yeux que son image. La physiognomonie est la science, la connaissance du rapport qui lie l'extérieur à l'intérieur, la surface visible à ce qu'elle couvre d'invisible. Dans une acception étroite, on entend par physiognomie l'air, les traits du visage, et par physiognomonie la connaissance des traits du visage et de leur signification. »

Cicéron, Traité du destin, V

« Ne savons-nous pas le jugement que porta un jour de Socrate le physiionomiste Zopyre, qui faisait profession de connaître le tempérament et le caractère des hommes à la seule inspection du corps, des yeux, du visage, du front ? Il déclara que Socrate était un sot et un niais, parce qu'il n'avait pas la gorge

concave, parce que tous ses organes étaient fermés et bouchés ; il ajouta même que Socrate était adonné aux femmes ; ce qui, nous dit-on, fit rire Alcibiade aux éclats. »

Cicéron, Les Tusculanes, IV, 37

« Zopyre, qui se donnait pour un habile physionomiste, l'ayant examiné devant une nombreuse compagnie, fit le dénombrement des vices qu'il découvrait en lui : et chacun se prit à rire, car on ne voyait rien de tout cela dans Socrate.»

Aristote (ou plutôt son école Le Lycée), Physiognomonica. 809 b 4

« Ceux qui ont un visage bien en chair sont paresseux ; cela renvoie aux bœufs [...] ; ceux qui ont un visage petit ont l'esprit mesquin : cela renvoie au chat et au singe... »

NB : la technologie sophistiquée de la Chine contemporaine est venue se superposer au Mian Xiang, l'art impérial de la lecture du visage, populaire en Chine depuis l'Antiquité. Cette technique d'inspiration taoïste, vieille de plusieurs millénaires, permettrait de décrypter le caractère d'une personne mais aussi de prédire ses actes à partir d'une analyse minutieuse des traits de son visage (la distance entre ses yeux, leur courbure, la forme du nez, des oreilles et des rides...). Elle était employée dans la Chine traditionnelle pour sélectionner les futurs fonctionnaires, et repérer les personnes malveillantes dans une foule d'invités.

2) La figure figée : quand le visage se fait masque

C) Le portrait ou la beauté du visage



Autoportrait, Mme Vigée Le Brun et sa fille, 1786.

« elle s'est peinte tenant sa fille dans ses bras. La sérénité repose sur son front, la joie brille en ses yeux : elle triomphe de porter un si précieux fardeau et rend à son enfant tous les sourires qu'elle en reçoit. Une mignardise que réprouve également et les artistes et les amateurs et les gens de goût, dont il n'y a point d'exemple chez les anciens, c'est qu'en riant elle montre les dents, cette affectation est surtout déplacée dans une mère : elle ne compasse point de la sorte ses mouvements et se livre sans mesure à tout l'excès de son tendre enthousiasme. » Barthélemy Mouflé D'Angerville, Lettre I sur le Salon de 1787.

Hegel Esthétique, III, 2

« Le peintre, doué d'un sens physiionomique plein de finesse, représente alors le caractère original de l'individu, par cela même qu'il saisit et fait ressortir les traits, les parties qui l'expriment dans sa vitalité la plus claire et la plus saillante. Sous ce rapport, un portrait peut être très ressemblant, d'une grande exactitude d'exécution et, néanmoins, insignifiant et vide, alors qu'une esquisse jetée en peu de traits par une main de maître, sera infiniment plus vivante et d'une vérité frappante. Une telle esquisse doit, par les traits vraiment significatifs, représenter l'image simple mais total du caractère, que cette exécution sans talent, cette fidélité matérielle, a laissé échapper ou n'a pas su faire ressortir. Le plus grand secret de l'art sera de maintenir, sous ce rapport, un heureux milieu entre de telles esquisses et l'imitation fidèle de la nature. Tels sont, par exemple, les portraits du Titien. Ils nous offrent l'aspect de l'individualité et nous donnent l'idée de la vitalité spirituelle comme ne nous les présente pas la physionomie réelle. (...)

Dans la figure humaine, le dessin de la nature c'est le squelette ; ce sont les parties dures autour desquelles les parties molles se placent et se développent avec leurs accidents divers. Mais le dessin caractéristique du portrait, quelque importantes que soient les parties dures, consiste dans d'autres traits fixes, dans le visage façonné par l'esprit. On peut dire, en ce sens, d'un portrait, que non seulement il peut flatter, mais qu'il le doit ; car il doit négliger ce qui appartient aux simples accidents de la nature et ne reproduire que ce qui contribue à exprimer le caractère de l'individu dans son essence la plus propre et plus intime. »

1) Le maquillage : spiritualisation de la nature en nous et artialisation du visage

Platon, Gorgias, 463a :

Le maquillage comme « activité perverse, trompeuse, vulgaire et servile, qui leurre par les allures qu'elle donne (...) de sorte que ceux qui sont enclins à se parer d'une beauté factice négligent la véritable beauté. »

Hegel, Esthétique, I.

« Quel besoin l'homme a-t-il de produire des œuvres d'art ? (...)

Le besoin général et absolu, auquel répond l'art, tire son origine du fait que l'homme est un être doué de conscience et qui pense, c'est-à-dire que, de ce qu'il est, quelle que soit sa façon d'être, il fait un être pour soi. Les choses de la nature n'existent qu'immédiatement et d'une seule façon, tandis que l'homme, parce qu'il est esprit, a une double existence ; il existe d'une part au même titre que les choses, mais d'autre part il existe aussi pour soi, il se contemple, se représente à lui-même, se

pense et n'est esprit que par cette activité qui constitue un être pour soi. Cette conscience de soi, l'homme l'acquiert de deux manières : Primo théoriquement, parce qu'il doit se pencher sur lui-même pour prendre conscience de tous les mouvements, replis et penchants du cœur humain et d'une façon générale se contempler (...). Deuxièmement, l'homme se constitue pour soi par son activité pratique, parce qu'il est poussé à se trouver lui-même, à se reconnaître lui-même dans ce qu'il lui est donné immédiatement, dans ce qui s'offre à lui extérieurement. **Il y parvient en changeant les choses extérieures, qu'il marque du sceau de son intériorité et dans lesquels il ne retrouve que ses propres déterminations, l'homme agit ainsi, par sa liberté de sujet, pour ôter au monde extérieur son caractère farouchement étranger et pour ne jouir des choses que parce qu'il y retrouve une forme extérieure de sa propre réalité.** Ce besoin de modifier les choses extérieures est déjà inscrit dans les premiers penchants de l'enfant ; le petit garçon qui jette des pierres dans le torrent et admire les ronds qui se forment dans l'eau, admire en fait une œuvre où il bénéficie du spectacle de sa propre activité. Ce besoin revêt des formes multiples, jusqu'à ce qu'il arrive à cette manière de se manifester soi-même dans les choses extérieures, que l'on trouve dans l'œuvre artistique. **Mais les choses extérieures ne sont pas les seules que l'homme traite ainsi ; il en use pareillement avec lui-même, avec son propre corps, qu'il change volontairement, au lieu de le laisser dans l'état où il le trouve. Là est le motif de toutes les parures, de toutes les élégances fussent-elles barbares, contraires au goût, enlaidissantes, voire dangereuses, telles que le traitement que les chinoises font subir à leurs pieds ou les incisions des oreilles ou des lèvres. C'est seulement chez l'homme civilisé que les changements de forme, de comportement et tous les autres aspects extérieurs procèdent d'une culture spirituelle.** »

Baudelaire, L'éloge du maquillage, chap.11 du Peintre de la vie moderne in Au-delà du romantisme, Écrits sur l'art :

« Passez en revue, analysez tout ce qui est naturel, toutes les actions et les désirs du pur homme naturel, vous ne trouverez rien que d'affreux. Tout ce qui est beau et noble est le résultat de la raison et du calcul. La vertu, au contraire, est artificielle. (...) Tout ce que je dis de la nature comme mauvaise conseillère en matière de morale, et de la raison comme véritable rédemptrice et réformatrice, peut être transporté dans l'ordre du beau. **Je suis ainsi conduit à regarder la parure comme un des signes de la noblesse primitive de l'âme humaine.** Les races que notre civilisation, confuse et pervertie, traite volontiers de sauvages, avec un orgueil et une fatuité tout à fait risibles, comprennent, aussi bien que l'enfant, la haute spiritualité de la toilette. Le sauvage et le baby témoignent, par leur aspiration naïve vers le brillant, vers les plumages bariolés, les étoffes

chatoyantes, vers la majesté superlative des formes artificielles, de leur dégoût pour le réel, et prouvent ainsi, à leur insu, l'immatérialité de leur âme. (...)

La mode doit donc être considérée comme un symptôme du goût de l'idéal surnageant dans le cerveau humain au-dessus de tout ce que la vie naturelle y accumule de grossier, de terrestre et d'immonde, comme une déformation sublime de la nature, ou plutôt comme un essai permanent et successif de réformation de la nature. (...)

La femme est bien dans son droit, et même elle accomplit une espèce de devoir en s'appliquant à paraître magique et surnaturelle ; il faut qu'elle étonne, qu'elle charme ; idole, elle doit se dorer pour être adorée. Elle doit donc emprunter à tous les arts les moyens de s'élever au-dessus de la nature pour mieux subjuguier les cœurs et frapper les esprits. Il importe fort peu que la ruse et l'artifice soient connus de tous, si le succès en est certain et l'effet toujours irrésistible. C'est dans ces considérations que l'artiste philosophe trouvera facilement la légitimation de toutes les pratiques employées dans tous les temps par les femmes pour consolider et diviniser, pour ainsi dire, leur fragile beauté. L'énumération en serait innombrable ; mais, pour nous restreindre à ce que notre temps appelle vulgairement maquillage, qui ne voit que l'usage de la poudre de riz, si naïvement anathématisé par les philosophes candides, a pour but et pour résultat de faire disparaître du teint toutes les taches que la nature y a outrageusement semées, et de créer une unité abstraite dans le grain et la couleur de la peau, laquelle unité, comme celle produite par le maillet, rapproche immédiatement l'être humain de la statue, c'est-à-dire d'un être divin et supérieur ? Quant au noir artificiel qui cerne l'œil et au rouge qui marque la partie supérieure de la joue, bien que l'usage en soit tiré du même principe, du besoin de surpasser la nature, le résultat est fait pour satisfaire à un besoin tout opposé. Le rouge et le noir représentent la vie, une vie surnaturelle et excessive ; ce cadre noir rend le regard plus profond et plus singulier, donne à l'œil une apparence plus décidée de fenêtre ouverte sur l'infini ; le rouge, qui enflamme la pommette, augmente encore la clarté de la prunelle et ajoute à un beau visage féminin la passion mystérieuse de la prêtresse. Ainsi, si je suis bien compris, la peinture du visage ne doit pas être employée dans le but vulgaire, inavouable, d'imiter la belle nature, et de rivaliser avec la jeunesse. On a d'ailleurs observé que l'artifice n'embellissait pas la laideur et ne pouvait servir que la beauté. Qui oserait assigner à l'art la fonction stérile d'imiter la nature ? Le maquillage n'a pas à se cacher, à éviter de se laisser deviner ; il peut, au contraire, s'étaler, sinon avec affectation, au moins avec une espèce de candeur. Je permets volontiers à ceux-là que leur lourde gravité empêche de chercher le beau jusque dans ses plus minutieuses manifestations, de rire de mes réflexions et d'en accuser la puérile solennité ; leur jugement austère n'a rien qui me touche ; je me contenterai

d'en appeler auprès des véritables artistes, ainsi que des femmes qui ont reçu en naissant une étincelle de ce feu sacré dont elles voudraient s'illuminer tout entières. »

2) Chirurgie esthétique : le masque mortuaire

III) Le Visage, une épiphanie éthique

A) Le commandement du visage : caractéristiques du visage lévinassien

Lévinas, *Difficile liberté* :

« Le visage n'est pas l'assemblage d'un nez, d'un front, d'yeux, etc. Il est tout cela certes, mais prend la signification d'un visage par la dimension nouvelle qu'il ouvre dans la perception d'un être. (...) Le visage est un mode irréductible selon lequel l'être peut se présenter dans son identité. »

Lévinas, *Éthique et infini, chap. 7, Le Visage, Le Livre de Poche, Biblio essais, p. 79-81* :

« Je ne sais si l'on peut parler de "phénoménologie" du visage, puisque la phénoménologie décrit ce qui apparaît. De même, je me demande si l'on peut parler d'un regard tourné vers le visage, car le regard est connaissance, perception. Je pense plutôt que l'accès au visage est d'emblée éthique. C'est lorsque vous voyez un nez, des yeux, un front, un menton, et que vous pouvez les décrire, que vous vous tournez vers autrui comme vers un objet. La meilleure manière de rencontrer autrui, c'est de ne pas même remarquer la couleur de ses yeux. Quand on observe la couleur des yeux, on n'est pas en relation sociale avec autrui. La relation avec le visage peut certes être dominée par la perception, mais ce qui est spécifiquement visage, c'est ce qui ne s'y réduit pas. (1^e caractéristique du visage) Il y a d'abord la droiture même du visage, son expression droite, sans défense. La peau du visage est celle qui reste la plus nue, la plus dénuée. La plus nue, bien que d'une nudité décente. La plus dénuée aussi : il y a dans le visage une pauvreté essentielle. La preuve en est qu'on essaie de masquer cette pauvreté en se donnant des poses, une contenance. Le visage est exposé, menacé, comme nous invitant à un acte de violence. En même temps le visage est ce qui nous interdit de tuer. (2^e caractéristique) (...) Le visage est signification, et signification sans contexte. Je veux dire qu'autrui, dans la rectitude de son visage, n'est pas un personnage dans un contexte. D'ordinaire, on est un « personnage » : on est professeur à la Sorbonne, vice-président du conseil d'État, fils d'untel, tout ce qui est dans le passeport, la manière de se vêtir, de se présenter. Et

toute signification, au sens habituel du terme, est relative à un tel contexte: le sens de quelque chose tient dans sa relation à autre chose. Ici, au contraire, le visage est sens à lui seul. Toi, c'est toi. En ce sens, on peut dire que le visage n'est pas « vu ». Il est ce qui ne peut devenir un contenu, que votre pensée embrasserait ; il est l'incontenable, il vous mène au-delà. C'est en cela que la signification du visage le fait sortir de l'être en tant que corrélatif d'un savoir. Au contraire, la vision est recherche d'une adéquation ; elle est ce qui par excellence absorbe l'être. Mais la relation au visage est d'emblée éthique. Le visage est ce qu'on ne peut tuer, ou du moins dont le sens consiste à dire : « Tu ne tueras point ». (**3^e caractéristique**). Le meurtre, il est vrai, est un fait banal : on peut tuer autrui ; l'exigence éthique n'est pas une nécessité ontologique. L'interdiction de tuer ne rend pas le meurtre impossible, même si l'autorité de l'interdit se maintient dans la mauvaise conscience du mal accompli - malignité du mal. (**4^e caractéristique**) ».

Lévinas, Éthique et infini, chap. 7, Le Visage, ibid, p.82-83 :

« Visage et discours sont liés. Le visage parle. Il parle, en ceci que c'est lui qui rend possible et commence tout discours. J'ai refusé tout à l'heure la notion de vision pour décrire la relation authentique avec autrui ; c'est le discours, et, plus exactement, la réponse ou la responsabilité, qui est cette relation authentique. J'ai toujours distingué, en effet, dans le discours, le dire et le dit . Que le dire doive comporter un dit est une nécessité du même ordre que celle qui impose une société, avec des lois, des institutions et des relations sociales. Mais le dire , c'est le fait que devant le visage je ne reste pas simplement là à le contempler, je lui réponds. Le dire est une manière de saluer autrui, mais saluer autrui, c'est déjà répondre de lui. Il est difficile de se taire en présence de quelqu'un ; cette difficulté a son fondement ultime dans cette signification propre du dire, quel que soit le dit. Il faut parler de quelque chose, de la pluie et du beau temps, peu importe, mais parler, répondre à lui et déjà répondre de lui. (...)

« Le "Tu ne tueras point" est la première parole du visage. Or c'est un ordre. Il y a dans l'apparition du visage un commandement, comme si un maître me parlait. Pourtant, en même temps, le visage d'autrui est dénué ; c'est le pauvre pour lequel je peux tout et à qui je dois tout. Et moi, qui que je sois, mais en tant que "première personne", je suis celui qui se trouve des ressources pour répondre à l'appel (...). Quelle que soit la motivation qui explique cette inversion, (dans le cas de la violence), l'analyse du visage telle que je viens de la faire, avec la maîtrise d'autrui et sa pauvreté, avec ma soumission et ma richesse, est première. Elle est le présupposé de toutes les relations humaines. S'il n'y avait pas cela, nous ne dirions même pas, devant une porte ouverte : "Après vous, Monsieur!" . C'est un "Après vous, Monsieur ! " originel que j'ai essayé de décrire. (**3^e caractéristique**) »

B) La possibilité du meurtre : quand le visage s'abêtit en gueule

C) Qui possède un visage ?

Lévinas et al., « Le paradoxe de la moralité : Un entretien avec Emmanuel Lévinas », *Philosophie*, 2012/1 n° 112, p. 12-22.

p. 13

« Mais y a-t-il dans le visage humain quelque chose qui, par exemple, le distingue de celui de l'animal ?

On ne peut refuser complètement le visage à l'animal ; c'est par le visage que l'on comprend, par exemple, un chien. Néanmoins ce qui est premier ici, ce n'est pas l'animal, mais le visage humain. Nous comprenons l'animal, le visage de l'animal selon ce que suppose le Dasein. Ce n'est pas dans le chien que réside, sous sa forme la plus pure, le phénomène du visage. Dans le chien, dans l'animal, il y a d'autres phénomènes : par exemple, la force de la nature est pure vitalité ; c'est plutôt cela qui caractérise le chien. Mais il a également un visage. Il y a deux choses étranges dans le visage : son extrême fragilité – le fait d'être démuné – et, d'autre part, son autorité. C'est comme si Dieu parlait à travers le visage. »

ibid, p.15-16

« Selon votre analyse, le commandement « tu ne tueras point » est révélé par le visage humain ; mais ce commandement n'est-il pas exprimé également par le visage de l'animal ? Est-ce qu'un animal peut être considéré comme cet autre qui doit être accueilli ? Ou bien faut-il être capable de langage pour être un visage en un sens éthique ?

Je ne puis dire à quel moment vous avez le droit d'être appelé « visage ». Le visage humain est complètement différent, et ce n'est qu'après coup que nous découvrons le visage d'un animal. Je ne sais pas si un serpent a un visage ; je ne peux répondre à cette question, il y faudrait une analyse plus spécifique. Mais il y a quelque chose au fond de notre attirance pour l'animal... (...)

Si les animaux n'ont pas – au sens éthique du terme – de visage, est-ce que nous avons des obligations à leur égard ? Et si tel est le cas, d'où viennent-elles ?

Il est clair – sans qu'il faille considérer les animaux comme des êtres humains – que l'éthique concerne tous les êtres vivants. On ne veut pas faire souffrir sans nécessité un animal, etc. Mais le modèle de tout cela est l'éthique humaine. Le végétarisme, par exemple, résulte du transfert sur l'animal de l'idée de la

souffrance : l'animal souffre ; c'est parce que nous, en tant qu'humains, savons ce qu'est la souffrance, que nous pouvons avoir cette obligation. La thèse très répandue selon laquelle l'éthique relève du biologique revient à dire qu'en fin de compte, l'humain est le dernier stade de l'évolution de l'animal ; je dirai au contraire que dans la relation à l'animal, l'humain est un nouveau phénomène. Ce qui me conduit à votre question : vous me demandez à quel moment on devient un visage. Je ne sais à quel moment apparaît l'humain, mais ce que je veux souligner, c'est que l'humain est une rupture avec l'être pur, qui est toujours une persévérance dans l'être – c'est là ma thèse principale. Un être, c'est quelque chose qui est attaché à être, à son propre être – c'est là l'idée de Darwin : l'être des animaux est une lutte pour la vie ; une lutte pour la vie, sans éthique ; c'est une question de puissance. Heidegger dit, au début d'*Être et temps*, que le Dasein est un être qui, en son être, est concerné par son être même ; c'est là l'idée de Darwin sur l'être comme lutte pour la vie : le but de l'être est l'être lui-même.

Pourtant, avec l'apparition de l'humain – voilà toute ma philosophie –, il y a quelque chose de plus important que ma propre vie, qui est la vie de l'autre. C'est déraisonnable ! Mais l'homme est un animal déraisonnable ! La plupart du temps, ma vie est ce qui m'est le plus cher, la plupart du temps on s'occupe de soi-même. Pourtant, nous ne pouvons pas ne pas admirer la sainteté ; non pas le sacré, mais la sainteté, c'est-à-dire la personne qui, dans son être, est plus attachée à l'être de l'autre qu'au sien propre. Je crois que c'est avec la sainteté que commence l'humanité ; non pas avec l'accomplissement de la sainteté, mais dans la considération de sa valeur. C'est là la première et indéniable valeur. Même si quelqu'un dit du mal de la sainteté, il ne peut le faire qu'au nom de la sainteté. »

D) Penser une communauté éthique en l'élargissant à l'animal : saisir la gueule dans le visage.

Emmanuel Lévinas, « Nom d'un chien ou le droit naturel », Lévinas, *Difficile Liberté*, 3e éd. revue et corrigée, Livre de poche, 1976, p. 213-216.

« L'ami de l'homme — c'est cela. Une transcendance dans l'animal ! Et le verset si clair dont nous étions partis s'éclaire d'un sens nouveau. Il nous rappelle une dette toujours ouverte. (...) »

Nous étions soixante-dix dans un commando forestier pour prisonniers de guerre israélites, en Allemagne nazie. (...) L'uniforme français nous protégeait encore contre la violence hitlérienne. Mais les autres hommes, dits libres, qui nous croisaient ou qui nous donnaient du travail ou des ordres ou même un sourire — et les enfants et les femmes qui passaient et qui, parfois, levaient les yeux sur nous —

nous dépouillaient de notre peau humaine. Nous n'étions qu'une quasi-humanité, une bande de singes. Force et misère de persécutés, un pauvre murmure intérieur nous rappelait notre essence raisonnable. Mais nous n'étions plus au monde. Notre va-et-vient, nos peines et nos rires, nos maladies et nos distractions, le travail de nos mains et l'angoisse de nos yeux, les lettres qu'on nous remettait de France et celles qu'on acceptait pour nos familles —, tout cela se passait entre parenthèses. Êtres enfermés dans leur espèce ; malgré tout leur vocabulaire, êtres sans langage. (...) Comment délivrer un message de son humanité qui, de derrière les barreaux des guillemets, s'étende autrement que comme parler simiesque ?

Et voici que, vers le milieu d'une longue captivité — pour quelques courtes semaines et avant que les sentinelles ne l'eussent chassé — un chien errant entre dans notre vie. Il vint un jour se joindre à la tourbe, alors que, sous bonne garde, elle rentrait du travail. Il vivotait dans quelque coin sauvage, aux alentours du camp. Mais nous l'appelions Bobby, d'un nom exotique, comme il convient à un chien chéri. Il apparaissait aux rassemblements matinaux et nous attendait au retour, sautillant et aboyant gaiement. Pour lui — c'était incontestable — nous fûmes des hommes.

Le chien qui reconnut Ulysse sous le déguisement à son retour de l'Odyssée, était-il le parent du nôtre ? Mais non ! mais non ! Là-bas, ce fut l'Ithaque et la patrie. Ici, ce fut nulle part. Dernier kantien de l'Allemagne nazie, n'ayant pas le cerveau qu'il faut pour universaliser les maximes de ses pulsions, il descendait des chiens d'Égypte. Et son aboiement d'ami — foi d'animal — naquit dans le silence de ses aïeux des bords du Nil. »

Conclusion : la gueule retrouvée

Pour aller plus loin :

Étymologies :

Frédérique Ildefonse, « *La personne en Grèce ancienne* »

<https://doi.org/10.4000/terrain.13577>

La physiognomonie :

Arnaud Zucker, « *La physiognomonie antique et le langage animal du corps* »

<https://eduscol.education.fr/odysseum/la-physiognomonie-antique-et-le-langage-animal-du-corps>

La reconnaissance faciale :

Le Temps du débat sur France Culture : « *Du masque à la reconnaissance faciale : le visage est-il le dernier lieu de résistance politique ?* »

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-temps-du-debat/du-masque-a-la-reconnaissance-faciale-le-visage-est-il-le-dernier-lieu-de-resistance-politique-8845601>

Deleuze, « *Nouveau millénaire, Défis libertaires. Post-scriptum sur les sociétés de contrôle* », L'autre journal, n°1, mai 1990

<https://infokiosques.net/spip.php?article214>

Roland Meyer, traduit par Florence Rougerie « *Des visages invisibles. Vers une histoire des images de la reconnaissance faciale* » :

https://hicsa.univ-paris1.fr/documents/pdf/Regards%20croises/Numero2010/Meyer_fr.pdf

Le maquillage :

Froidevaux-Metterie Camille, « *La beauté féminine, un projet de coïncidence à soi* », *Le Philosophoire*, 2012/2 (n° 38), p. 119-130 :

<https://www.cairn.info/revue-le-philosophoire-2012-2-page-119.htm>

La visagéité :

Gilles Deleuze et Félix Guattari « *Capitalisme et schizophrénie Mille Plateaux* » :

http://palimpsestes.fr/textes_philo/deleuze/Mille-Plateaux.pdf

Emilie Charonnat : « *Sujet et individuation sans sujet résistance et création contre l'oppression généralisée* » :

<https://www.revue-klesis.org/pdf/E-Charonnat.pdf>

Le visage selon Lévinas :

Levinas Emmanuel *et al.*, « *Le paradoxe de la moralité : Un entretien avec Emmanuel Levinas* », *Philosophie*, 2012/1 n° 112, p. 12-22 :

<http://www.cairn.info/revue-philosophie-2012-1-page-12.htm>

Une communauté éthique élargie à l'animalité :

Derrida, *L'animal que je suis.*